

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



René Garneau : hommage

Willie Chevalier

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39378ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chevalier, W. (1984). René Garneau : hommage. *Lettres québécoises*, (33), 26–27.

René Garneau: hommage

À la fin d'octobre 1983, en sa 77^e année, décédait à Montréal, durant son sommeil, René Garneau. Son nom ne pouvait rien dire à la plupart des gens de moins de cinquante ans. Pour certains de leurs aînés, c'était celui d'un excellent critique littéraire, d'un ancien journaliste, d'un diplomate efficace.

Après des études à Paris, au début des années 1930, il avait été attaché à la rédaction des quotidiens «Le Soleil» de Québec et «Le Canada» de Montréal avant de passer à la fonction publique jusqu'à la guerre. Ayant servi dans l'armée, il retourna au «Canada» dont il dirigea quelque temps les pages dites littéraires, commenta l'actualité à quelque station de radio puis entra dans le service diplomatique. Il eut ainsi la chance de réaliser son rêve, son ambition de retourner vivre à Paris, à titre d'attaché culturel durant une quinzaine d'années. Puis il fut ambassadeur en Suisse et au Maroc, consul général à Bordeaux, et de nouveau ambassadeur, cette fois à l'UNESCO. Quelque temps après avoir atteint l'âge de la retraite, il s'était établi à Montréal où il fut conseiller des Éditions (de) La Presse. Dans le journal de ce nom il publia trois ou quatre articles dont, à la mort d'Alain Grandbois, un chef-d'oeuvre de compréhension et de sensibilité.

Cette sensibilité, parce qu'enfant il avait perdu sa mère puis son père, René Garneau essayait de la cacher à ses familiers sous des dehors un peu brusques, invariablement trahis par des attentions délicates. L'air parfois absent d'un grand liseur, il se montrait en société toujours digne du ministère des Affaires extérieures, de ce que les Français appelaient autrefois la Carrière, se réfugiant bientôt dans une réserve tout aussi diplomatique que ses belles manières.



René Garneau

Durant le stage obligatoire à Ottawa de tout futur représentant du Canada à l'étranger, dans les années 1950 il fonda avec quelques autres «La Nouvelle Revue Canadienne», éphémère comme tant d'autres au Canada, en France, en Angleterre et aux États-Unis, et, naturellement, y collabora. Mais c'est au «Canada», sans doute, qu'il a donné la pleine mesure de ses dons, ses meilleurs articles. Obligé d'y chanter les louanges du propriétaire, le Parti libéral, qui ne l'intéressait qu'accessoirement, ses textes trop fins ne pouvaient enthousiasmer les bailleurs de fonds et encore moins les «organiseurs»; mais il séduisait nombre de lecteurs car «Le Canada», qui n'eut jamais un fort tirage en un demi-siècle d'existence, fut presque toujours dirigé par d'ardents francophiles soucieux de correction, qui firent toujours bonne place à la littérature, honneur de l'homme avec les autres arts.

La littérature... René Garneau l'aurait nimbée d'une majuscule. Il ne vivait pas que pour elle, savourant tout ce qui donne du prix aux jours, mais surtout pour elle. Et il avait un dieu: Jean Racine. De sa naissance à sa mort, il l'aura sans cesse relu. Tout comme Robert Rumilly (qu'il n'aimait pas et qui ne l'aimait pas), rivé à ses tâches d'historien-chroniqueur, penché du petit matin au soir sur les documents qui alimentaient son oeuvre et sur sa machine à écrire, relisait une fable ou deux de LaFontaine avant de reprendre son travail.

René Garneau ne voyageait pas sans emporter plusieurs livres, des nouveautés bien sûr, mais, immanquablement aussi, quelque édition de Racine. On comprend qu'il ait écrit sur celui-ci des pages qu'auraient signées Giraudoux et Mauriac, pages qu'il faut chercher dans les collections du «Canada» et de quelques revues.

Deux dominantes dans sa vie enchantée bien qu'il parût souvent mélancolique, surtout en ces dernières années: amour de la France et de l'oeuvre de Jean Racine. Fils unique, tout jeune il avait accompagné à Paris et à Bordeaux son père, acheteur d'une grande entreprise familiale de Québec. Il fut ébloui, marqué. Il n'en méprisa pas pour autant le Québec (la capitale étant pour lui lieu de pèlerinage quand il n'y vivait pas) ni ses écrivains, car il en fit apprécier plusieurs en Europe par sa collaboration à divers périodiques.

Son double amour fut un temps trop exclusif. Il lui arriva de proclamer qu'il refusait de lire, même en traduction, d'excellents écrivains anglais et américains dont il connaissait pourtant la langue, qu'il parlait intelligiblement avec un accent plaisant on ne peut plus per-

sonnel. Un ami lui fit observer que Gide, une de ses admirations, était friand de littératures étrangères au point de traduire (en collaboration bien entendu) des auteurs anglais et allemands. Dès lors, il changea un peu d'attitude.

Pourvu qu'il s'agît de lettres françaises, René Garneau témoignait d'une ouverture d'esprit égale à celle d'Edmond Jaloux (et de Roger Duhamel chez nous), injustement oublié, découvreur et propagateur sans pareil de talents, à qui plusieurs écrivains de l'entre-deux-guerres, pas seulement français, doivent beaucoup de leur juste renommée. Le contraire, presque, de Sainte-Beuve qui, néanmoins grand, a méconnu les génies qui lui étaient contemporains.

Donc, Garneau s'intéressait à toutes les expériences littéraires; les oeuvres les plus ésotériques ne le rebutaient pas. Il s'en engouait parfois mais son style à lui n'en souffrait pas, restait coulant, limpide, tant il était imprégné de Racine et du classicisme. À des camarades il a recommandé l'«Abrégé de l'histoire de Port-Royal», modèle impérissable de prose française, qu'on relit avec délec-

tation indépendamment du sujet, de même qu'on se plonge avec délices dans les écrits de polémistes dont les querelles nous indiffèrent (verbe affreux que l'on trouve dans le Petit Larousse).

En somme, René Garneau était en littérature à la fois conservateur et (très) libéral, comme il convient de l'être en tous domaines: respecter le passé grâce auquel nous sommes et préserver l'acquis; tirer du présent le meilleur parti possible; attendre l'avenir avec autant de bienveillance et d'espoir que de scepticisme.

Incidentement, quel beau nom que celui de Garneau dans notre littérature! L'historien François-Xavier, et son fils Alfred, et son petit-fils Hector; Saint-Denys Garneau; Sylvain Garneau, poète lui aussi, aux strophes reposantes comme le zéphyr en temps de canicule, dont les promesses commençaient à se réaliser quand il disparut dans la fleur de l'âge et dont Guy Robert et la librairie Déom ont sauvé l'oeuvre de l'oubli; et le sujet de cet article.

À qui l'a connu il est bien agréable de parler de René Garneau. Mais son oeuvre

est perdue, les lettres québécoises sont à jamais frustrées d'un apport précieux si personne ne réunit en volume ses principaux essais, si personne ne lui consacre de thèse comme Paul Toupin l'a fait pour Berthelot Brunet qui, lui aussi, dispersa à tout vent les fruits de ses lectures et de ses dons. Avis à Mesdames et Messieurs les professeurs de littérature!

Willie Chevalier

LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU QUÉBEC ET DU CANADA FRANÇAIS

est maintenant publiée par les Éditions de l'Université d'Ottawa

Le numéro 5,
consacré au théâtre,
paraîtra le

1^{er} mars
1984

Prix du numéro : 25 \$

Prix de l'abonnement (aux n^{os} 5 et 6) : 40 \$

En vente aux Éditions de
l'Université d'Ottawa
65, avenue Hastey, Ottawa
K1N 6N5